

PROVINCIALE

BIBLIOTECA

Ente

D'Errico

1672

C. STIGLIANI,

MATERA

4875
L'ESPION
ANGLAIS,

OU

CORRESPONDANCE SECRETE

ENTRE

MILORD ALL'EYE

ET

MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. Hor.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME TROISIEME.



A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.

MDCCLXXXV.

LETTRES

Contenues dans ce troisieme Volume.

- L**ETTRE XXV. Sur les Insurgens, sur leurs relations avec la France. Probabilités pour ou contre une guerre prochaine avec elle. P. 1
- L**ETTRE XXVI. Suite du même sujet. 25
- L**ETTRE XXVII. Réception de M. de Boisgelin, Archevêque d'Aix, à l'Académie Française, du Jeudi 29 Février 1776. 36
- L**ETTRE XXVIII. Lit de justice du 12 Mars 1776: événemens qui l'ont précédé & suivi. 72
- L**ETTRE XXIX. Sur le Jubilé. Ecrit à cette occasion. 101
- L**ETTRE XXX. Sur Monsieur Fréron. Quelques anecdotes sur sa vie. Sa mort. Son épitaphe. 111
- L**ETTRE XXXI. Sur Fisle de Noirmoutier; description curieuse de ce Marquisat; utilité dont il pourroit être à l'Angleterre. 138
- L**ETTRE XXXII. Concernant la suite des opérations de M. le comte de Saint-Germain. 154
- L**ETTRE XXXIII. Suite du même sujet. 176
- L**ETTRE XXXIV. Epître aux calomnieurs de la philosophie. 198
- L**ETTRE XXXV. Sur l'opéra. Révolution arrivée à ce spectacle. Epître dédicatoire à une fameuse courtisane. 213
- L**ETTRE XXXVI. Retraite de M. Turgot & de M. de Malesherbes. Détails, anecdotes, piéces & faits relatifs à ce double événement. 242
- L**ETTRE XXXVII. Sur une requête singulière, adressée au roi, par les membres expulsés du parlement de Navarre. 277

T A B L E.

LETTRE XXXVIII. *Réflexions d'un magistrat sur la requête au roi des particuliers expulsés du parlement de Pau & souscrite de dix-huit d'entr'eux.* 303

LETTRE XXXIX. *Sur un poëme plaisant, intitulé : Parapilla.* 317

LETTRE XL. *Sur diverses pieces pour & contre M. Turgot.* 332

LETTRE XLI. *Etat de la Marine de France. Portraits de ses principaux Officiers.* 367

LISTE générale des Vaisseaux & autres bâtimens du Roi, au Port de Toulon, en 1771. Planches I. & II. 416

Fin de la Table.

L'ESPION

L'ESPION ANGLAIS.

LETTRE XXV.

Sur les Insurgens, sur leurs relations avec la France. Probabilités pour ou contre une guerre prochaine avec elle.

Vous êtes si satisfait, Milord, des morceaux du journal l'Iris, dont je vous ai envoyé la traduction dans ma XIV^{me}. Lettre, que vous souhaitez d'avoir celle des paragraphes suivans, concernant nos divisions avec les colonies. Vous êtes curieux de voir la façon de penser de l'Allemagne sur cet événement intéressant, & vous croyez pouvoir mieux en juger d'après les réflexions d'un philosophe impartial, ne cédant qu'à l'impulsion naturelle de son ame, que d'après les gazettes de ces contrées, répétant les nôtres, ou parlant suivant les insinuations qu'elles reçoivent. Pour vous obéir, j'ai eu recours à Madame Geofrin, qui m'a procuré ce que vous desirez. Je commence par ces extraits, d'autant qu'ils servent de préliminaires à ce que j'ai à vous dire ensuite. Ils embrassent un espace de neuf mois, c'est-à-dire, depuis Janvier jusqu'en Octobre 1775.

Tome III.

A

A N G L E T E R R E.

» Du 1^{er}. Avril 1775..... La division élevée entre les colonies Angloises & la métropole, bien-loin de s'appaîser par l'entremise du nouveau parlement, ne fait que s'accroître. Elle est sur le point d'éclater en une rupture ouverte, & peut-être en une guerre sanglante. Depuis la révolution des Pays-Bas, l'humanité, n'a point eu de spectacle aussi intéressant. Il fixe l'attention de l'Europe & du monde entier. Les papiers Anglois annoncent un esprit de vertige répandu sur le conseil de S. M. Britannique pour se porter à une extrémité qui pourroit avoir les suites les plus funestes. Ils déclament encore plus contre la corruption des représentans actuels de la nation, qui ne sentent pas que c'est en Amérique qu'on va forger les fers que leur prépare tôt ou tard le despotisme. Ils leur reprochent d'avoir eu la lâcheté d'adopter l'adresse au roi projetée par le lord North, *afin de supplier S. M. de faire exécuter à la rigueur les actes passés par le dernier parlement au sujet des colonies.* Ils exaltent le patriotisme des 18 pairs qui ont eu le courage de protester publiquement contre une adresse entraînant la déclaration d'une guerre civile au mépris du vœu général des négocians de Londres & autres intéressés, demandant à être entendus avant qu'on passât outre aux voies de rigueur projetées. »

» Le parti de l'opposition a tenté inutilement de faire craindre que les puissances ri-

vales & voisines ne se prévalussent des circonstances pour frapper quelque coup imprévu sur l'Angleterre durant ses querelles intestines. Les ministres ont rejeté ces insinuations comme des terreurs chimériques : ils ont prétendu, au contraire, que jamais occasion n'avoit été plus favorable pour assurer enfin la supériorité de la législation Britannique sur les colonies ; ils ont poussé l'audace jusques à certifier qu'on pouvoit faire face à tous les événemens. »

» La cour cherche en outre à calmer les frayeurs de la nation, en insinuant que les colonies ne feront aucune résistance, que toutes leurs démarches ne sont que des préparatifs inutiles & illusoires pour arrêter l'activité du parlement, & gagner, s'il est possible, quelque chose de leurs prétentions ; mais qu'au premier coup de canon elles sentiront la nécessité de se soumettre & de prévenir les horreurs de la guerre. Pour mieux aider ces rumeurs, on répand dans Londres une multitude de caricatures, où l'on tourne en dérision la nouvelle milice des colonies, on présente ces soldats sous toutes sortes de formes ridicules, afin d'habituer ainsi le peuple à s'en moquer, & les troupes à les mépriser. Cette politique pourroit être vaine & même nuisible en produisant un effet tout contraire ; elle pourroit décourager ces mêmes troupes si, au-lieu de personnages fantastiques, de balourds grotesques, elles trouvoient qu'il n'est point de meilleur soldat que l'homme ennemi de l'oppression, enthousiaste de la liberté. »

» En effet c'est sous ce point de vue qu'il faut envisager les Bostoniens & les colonistes réunis. La sagesse de leurs dispositions en donne la plus haute idée, l'éloquence de leurs Philippiques fait passer dans l'ame des lecteurs les plus indifférens une horreur invincible de la tyrannie. Quel effet ne doivent-elles pas produire sur un peuple libre, menacé de l'esclavage ? Ils deviendroient plus vils que leurs oppresseurs, si, après avoir établi leur innocence avec autant d'authenticité, ils alloient au devant de leurs chaînes & refusoient de répandre leur sang pour une aussi belle cause. *Croyons dont plutôt, comme l'a dit un écrivain philosophe (1), que cette défense produira des actions qui étonneront nos petites ames, & qui effaceront par leur éclat tout ce qui s'est jamais fait de plus grand parmi nous pour la défense des droits & des privilèges naturels de l'homme.* »

» 1^{er}. juillet 1775..... Le discours du roi au parlement, que les colonies ont appelé *une sentence de mort*, loin de les effrayer n'a fait que les aigrir. Elles continuent sans relâche leurs préparatifs de défense avec une activité tempérée par une sage modération. De son côté, le ministère, toujours prépondérant dans le parlement, fait beaucoup de menaces ; & semble craindre cependant d'en venir aux voies de fait, ce qui fait croire encore à bien des politiques que cette scission ne dégénérera point en guerre civile. Au surplus, en attendant avec impatience ce que le Congrès géné-

(1) Dans la gazette de Clevel.

ral de Philadelphie, indiqué au 10 Mai dernier, aura décidé, la cour a fait tous ses efforts pour l'empêcher, & ce seroit effectivement un coup de parti pour elle si elle en venoit à bout. En tout cas, elle se flatte que ses réquisitions auprès des puissances maritimes pour les empêcher de laisser donner par leurs sujets aucun secours de vivres & de munitions de guerre aux Insurgens (c'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui le parti patriotique dans les colonies) produiront leur effet, en les privant de tout ce dont ils auroient besoin pour résister aux forces qu'elle y envoie. »

» Il paroît que ce gouvernement a fait une grande faute en politique, en faisant passer un bill pour restreindre le commerce & la pêche des colonies septentrionales sur le banc de Terre-Neuve, comme un moyen de les punir & de les réduire plus promptement. Il est à craindre qu'il ne produise pas cet effet, & qu'il ne serve qu'à exciter l'émulation de la France. En effet, on fait que les négocians des ports de ce royaume ont fait des spéculations d'après cette défense, & qu'ils ont expédié beaucoup plus de bâtimens que de coutume, ce qui, en étendant le commerce d'une nation rivale, augmente sa marine, lui forme des matelots & la réveille de la profonde inaction où elle étoit. »

» 1^{er}. Octobre 1775..... On fait que le sexe, tout timide qu'il soit, aime la valeur & les guerriers. Sans doute le sentiment intime de sa foiblesse est un nouveau motif de lui faire estimer ces derniers, dont il sent qu'il peut

avoir besoin. Nos aimables écoliers en politique liront donc avec plaisir les efforts d'héroïsme qu'on auroit cru ne pouvoir plus trouver que dans l'histoire. Elles s'enthousiasmeront, comme nous, au récit des prodiges opérés par le patriotisme & l'amour de la liberté dans les colonies Angloises, qui fixent aujourd'hui les regards du monde entier ; & ne pouvant s'affocier aux femmes sublimes dont nous allons parler, elles feront du moins des vœux pour que leur intrépidité obtienne le succès qu'elle mérite. »

» On écrit de l'Amérique septentrionale que les dames de la Nouvelle-Jersey se sont formées en deux compagnies, & qu'elles s'exercent au maniement des armes & aux évolutions militaires, avec d'autant plus de facilité qu'elles sont presque toutes accoutumées à la chasse. »

» On ajoute que celles de Bristol, dans la Pensilvanie, n'ont pas porté l'héroïsme jusques à s'enrôler, mais qu'elles se sont cotisées pour acheter des tambours & des drapeaux, dont elles ont fait présent au régiment que leve la province, & qu'elles se sont engagées à fournir des fusils à ceux qui n'en auroient pas. Cette démarche, dit un journaliste (1), de la part des Américains, nous retrace le souvenir des siècles de chevalerie, où les femmes armoient elles-mêmes les guerriers & les envoyoit d'un seul mot chercher la victoire ou la mort. »

(1) La Gazette de Cleves, No. 66, pag. 522.

» Il n'est pas jusqu'à la vieilleffe, dont le sang glacé s'est enflammé de cette ardeur guerrière. Les mêmes nouvelles portent qu'il s'est formé dans Reading, ville du comté de Bark, une compagnie sous le nom de *compagnie des vieux hommes*, consistant en 80 Allemands, depuis 40 ans & au-dessus, qui ont presque tous servi dans leur ancienne patrie. Celui qui les a rassemblés la première fois pour les exercer, étoit un vieillard de 97 ans, qui en a passé 40 dans le service, & qui s'est trouvé à 17 batailles rangées. Le tambour de la compagnie est âgé de 84 ans. Au-lieu de cocarde ces vieux hommes portent un crêpe à leur chapeau, comme une marque expressive de leur douleur & de leur dévouement à la mort. »

» Enfin les Quakers ou Primitifs de la Pensilvanie ont cru, en faveur d'une aussi belle cause, d'un danger aussi imminent, de voir déroger à la loi qu'ils se sont faite de ne point prendre les armes & de ne jamais répandre le sang humain. »

» Tous ces efforts sont la suite des sages résolutions prises dans les différentes assemblées des colonies, & de la conduite tyrannique du ministère. Celui-ci voyant l'impossibilité de triompher des Américains en les divisant, a pris contre eux les mesures les plus violentes & les plus oppressives, qui ont enfin dégénéré en une guerre civile. La première affaire, appelée de la *concorde*, à cause du lieu où elle s'est passée, n'a point tourné à l'avantage des mercénaires, & les insurgens

ou provinciaux ont fait inscrire dans les fastes publics les noms des patriotes généreux morts dans cette occasion, comme ceux des premières victimes immolées à la défense de la liberté & des constitutions de leur pays. L'escarmouche du 17 Juin, devant Boston, a été encore plus funeste au parti royaliste. Quoique ce dernier se soit aussi attribué l'avantage, il est constant qu'il a perdu beaucoup de monde, & que, vu la petitesse de l'armée des mercénaires ou réguliers, vu la difficulté de la recruter, il ne faudroit que cinq ou six victoires pareilles pour l'anéantir. Les ennemis même rendent justice à la valeur des Américains & à celle de leur général Putnam, âgé de 72 ans. Mais le trait le plus remarquable & le discours du colonel Anglois Abercromby, qui dit à ses amis avant que de mourir de ses blessures dans cette rencontre : *més amis, nous avons entrepris la défense d'une mauvaise cause, & déjà un grand nombre d'entre nous en porte la juste peine. Si je me fusse battu contre l'ennemi de la patrie, j'aurois aujourd'hui la consolation de mourir avec honneur; mais la postérité nous flétrira pour avoir combattu contre nos propres freres.*

Tous ces fâcheux événemens ne peuvent que désoler la cour de Londres & l'intriguer. Le peuple de cette ville a pris fait & cause pour les Américains, mais non encore avec la chaleur qu'on se feroit imaginé. M. Wilkes, aujourd'hui lord maire, qui depuis long-temps s'étoit distingué par une vigoureuse opposition aux projets du ministère, semble se refroidir

& se rapprocher du parti royaliste. Cependant les mesures du gouvernement, pour renforcer l'armée d'Amérique, ont peine à s'exécuter, & l'on est obligé d'employer la presse pour avoir des matelots. »

» D'un autre côté, de nouvelles négociations sont ouvertes, & M. Penn, gouverneur de Philadelphie, l'un des descendans du législateur des Quakers, est arrivé à Londres chargé de la part du congrès de quelques propositions ultérieures d'accommodement, & d'une très-humble requête au roi pour prévenir l'effusion du sang de ses sujets. Il est à présumer qu'il n'y aura point d'action décisive durant cet intervalle, & même que les hostilités seront suspendues jusques à un certain point. »

Vous voyez, Milord, par ce coup-d'œil rapide du journaliste étranger sur l'histoire de ce qui s'est passé entre la métropole & les colonies durant cet intervalle, qu'un philosophe ne raisonne pas toujours juste ou plutôt toujours vrai. M. l'abbé Jacobi ne pouvoit s'imaginer que le gouvernement Anglois s'aveuglât sur les intérêts de la nation au point d'opérer une scission absolue. C'est cependant ce que vous me faites envisager par les nouvelles que vous m'envoyez, & sur-tout par l'acte de confédération ou d'union perpétuelle entre les colonies unies de l'Amérique Septentrionale, qui doit subsister jusqu'à ce que tous leurs griefs soient redressés. A force de tergiversations, de mauvaise foi, d'injustices, de cruautés, de barbaries, le lord North a donc plus avancé en un an ce funeste ouvrage que nos

ennemis ne l'avoient fait depuis quatre ans ; car on ne peut se dissimuler que c'est le duc de Choiseul , dont le génie infernal a jetté le premier les semences de division qui éclatent aujourd'hui. Le croiriez-vous cependant ? le ministère de France , moins turbulent que cet intrigant , plus sage , plus réfléchi , a longtemps hésité sur le parti qu'il prendroit dans cette occasion , & si l'on accéderoit de bonne foi aux requisiions de la cour de Londres sur la neutralité parfaite qu'elle exige ; ou si , à l'imitation des Hollandois , on permettroit au commerce de s'étendre en cette partie du globe & l'on prêteroit l'oreille aux sollicitations de nos sujets rebelles. Personne , sans doute , ne contesloit l'avantage pour cet état de voir la désunion entre les colonies & la mere-patrie : mais étoit-il prudent de leur laisser donner un exemple , dont les Antilles Françaises pourroient un jour profiter ? de s'embarquer soi-même dans une querelle qui entraîneroit plus tôt ou plus tard une guerre directe ? Ne valoit-il pas mieux laisser se rétablir aujourd'hui une union , toujours mal affermie , & qu'on troubleroit quand on voudroit , lorsqu'on se trouveroit assez fort pour soutenir puissamment les nouveaux ennemis de l'Angleterre ? Telles ont été les questions majeures agitées dans plusieurs conseils , qui ont donné elles-mêmes lieu à d'autres secondaires. Enfin le résultat a été , suivant le génie actuel de cette cour , de se laisser aller aux événemens , de ne point trop prévoir l'avenir , de profiter d'une occasion qui ne se retrouveroit

peut-être jamais aussi favorable , de fomenter nos troubles en donnant de belles paroles à notre monarque , ainsi qu'aux insurgens , & en ne les tenant que le moins possible. En conséquence , des négocians affidés ont passé en Amérique , ont vu les chefs du congrès & leur ont fait entendre qu'il falloit commencer par établir une correspondance régulière entre les deux nations. C'est ce qui a provoqué la résolution de déclarer libres & ouverts tous les ports de nos colonies aux vaisseaux des autres états étrangers qui voudroient y commercer , de leur donner la faculté d'y vendre leurs denrées & les marchandises de leurs manufactures qu'ils y importeroient , sans payer aucun droit , &c. Voilà le-premier pas fait de la part des insurgens : on les excite actuellement à en faire un second , c'est-à-dire , à se déclarer libres & dégagés de toute obéissance à la couronne britannique ; on leur donne pour raison de cette démarche nécessaire , qu'on ne peut jusques-là les recevoir ouvertement dans les ports de France & négocier avec eux ; qu'après ce préliminaire , ils seront maîtres d'avoir des agens auprès de la cour de Versailles pour traiter directement de leurs intérêts ; qu'en un mot , jusques-là ils sont réputés rebelles , & qu'il ne convient pas à un roi d'avoir aucune liaison avec eux ; que c'est ainsi qu'en ont usé les Provinces-Unies , & qu'elles ne peuvent suivre un meilleur modèle. On les presse d'autant plus d'en venir à cette rupture , qu'on craint toujours une réconciliation , plus difficile si l'étendard de la révolte

étoit levé. On fait que des sujets ayant une fois tiré l'épée contre leur souverain, ne doivent la remettre dans le fourreau que vainqueur.

Au reste, le plan de la Cour de France n'est pas bien fixe; il peut changer plus d'une fois sous un gouvernement aussi versatile. J'ai lieu de juger qu'il n'est pas du tout au fait de la situation de nos colonies, de leurs forces, de leurs facultés, de leur commerce, &c. Je fais que, ne voulant pas s'en rapporter à ce qu'elles disent elles-mêmes, ou à ce qu'en dit la mere patrie, il cherche à s'instruire de toutes parts; qu'on questionne les officiers François, présumés en état de fournir des connoissances sur cet objet. Un mémoire erroné (1) envoyé au ministre de la marine par M. Kerguelen, capitaine de vaisseau, célèbre par ses voyages, ses prétendues découvertes, & sur-tout par ses mensonges, a fait impression sur M. de Sartine, qui en fait encore moins que lui; & la mauvaise réussite des Provinciaux dans le Canada, malgré toutes les facilités qu'ils sembloient avoir pour soumettre cette province, donne à penser au conseil de Louis XVI. De cette incertitude, ajoutée à celle naturelle de la Cour de Versailles, je conclus que nous n'aurons point de guerre cette année avec elle. Je fais, comme vous, que l'Espagne, plus vindicative, la desireroit; qu'elle commence des

(1) Il fera, comme trop long, inséré à la suite de la Lettre, & sous la forme que lui a donné depuis l'auteur.

dispositions hostiles : mais je crois qu'elles regardent uniquement le Portugal, & que Sa Majesté Catholique s'en tiendra à profiter de l'embarras de l'Angleterre pour tourmenter son allié & se faire rendre raison d'invasions qu'elle se plaint avoir été faites sur elle dans le nouveau monde par les ordres de la Cour de Lisbonne.

L'annonce d'une escadre d'évolution que doit avoir cette année la France dans le golfe de Gascogne, l'élévation de M. le Duc de Chartres au grade de chef d'escadre (1), l'ordonnance d'amnistie en faveur des déserteurs de la marine, la nombreuse promotion dont on parle à faire dans ce corps, tout cela ne doit point vous inquiéter. Il est tout simple que dans les circonstances actuelles où les mers vont être couvertes de nos vaisseaux, l'on prenne ici quelques précautions pour empêcher que le commerce n'en souffre, qu'on n'insulte le pavillon de la nation. Loin que la nouvelle certaine que le Duc de Chartres fera cette campagne & commandera une division de l'escadre, soit de mauvais augure, elle doit nous rassurer : comptez qu'on ne commettrait pas un Prince du Sang s'il y avoit quelque risque, sur-tout avec une aussi foible défense; car, dans la liste des bâtimens à armer, que je

(1) Ce Prince a été fait en même temps Chevalier de Saint-Louis. La croix a été adressée à M. le Duc d'Orléans, son pere, qui la lui a conférée le 5 février, dans son cabinet, avec les cérémonies accoutumées.

vous enverrai lorsqu'elle sera bien constatée ; on ne compte que trois ou quatre vaisseaux de ligne. Quant à l'ordonnance que M. de Sartine a fait signer au Roi le 13 Janvier dernier, portant amnistie générale en faveur des soldats qui ont déserté des troupes de S. M. employées au service de la marine & des colonies, c'est encore une prévoyance nécessaire pour ramener dans le royaume des hommes dont on a besoin ; c'est une singerie de celle de M. de Saint-Germain ; car on y établit aussi contre les déserteurs en cette partie les mêmes peines que contre ceux de terre, avec des exceptions qui puissent les exempter du degré d'infamie, auquel sont livrés les galériens actuels dans les ports de Toulon, Brest & Rochefort ; mais elle ne prouve rien. Enfin ne soyez pas plus effrayé de la promotion d'officiers-généraux dans la marine que S. M. se propose de faire : elle en créeroit des milliers comme ceux qui existent actuellement, que vous devriez être aussi tranquille. Il est vrai que des ordres forcés, arrivés dans les ports (1)

(1) *Extrait d'une lettre de Brest, du 19 février....* Toute la marine est ici dans la désolation. Le ministre a envoyé au commandant une liste très-nombreuse de capitaines de vaisseau qu'il invite à demander leur retraite. S. M. étant disposée à ne les faire jamais officiers généraux. Elle les exhorte à se hâter avant la promotion, afin de s'éviter la douleur de ne s'y voir pas compris.

Ces Messieurs, sur la communication de la dépêche de M. de Sartine, se sont assemblés, & après trois jours de délibération, ont acquiescé à deman-

pour engager nombre de sujets à demander leur retraite, semble annoncer qu'on se dispose à faire des meilleurs choix ; mais c'est en réformant la discipline de ce corps, & non pas en changeant les individus qu'on y parviendrait. J'aurai occasion de vous en parler plus au long.

Je remets également à ma prochaine lettre de vous détailler mes raisons plus approfondies.

der leur retraite. On dit que ceux de Rochefort, à qui l'on a fait le même compliment, n'ont pas été aussi dociles. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que M. de Try, actuellement à la mer, & commandant la frégate la *Dédaigneuse*, est compris dans la disgrâce ; on ne conçoit pas qu'un officier plein d'activité & employé dans ce moment avec distinction, soit compromis dans le nombre des membres qu'on regarde comme sans capacité, ou comme inutiles.

Extrait d'une lettre de Rochefort, du 24 février.... M. de Sartine a écrit au commandant, en lui envoyant une liste des capitaines de vaisseau pour toujours exclus de l'avancement au grade d'officier-général. Il leur insinue de demander leur retraite pour éviter l'humiliation de n'être point compris dans la promotion, qu'on ne veut pas rendre publique avant qu'ils aient pris leur parti. Ces Messieurs, fort piqués, ont répondu qu'ils croyoient S. M. trop juste pour leur faire éprouver des passe-droits qu'ils n'auroient pas mérité ; que, dans tous les cas, ils la supplient d'agréer la continuation de leurs services tant que leurs forces le leur permettront. On ne fait comment le Ministre prendra cette tournure, bien faite pour l'embarrasser.

Extrait d'une lettre de Toulon du 20 février.... Les capitaines de vaisseau de ce port sont partagés sur ce qu'a écrit le ministre relativement aux retraites. Une partie a accepté, l'autre a imité ceux de Rochefort,

dies de ne point craindre une rupture de notre cour avec celle-ci.

Je vous conjure de nouveau, Milord, de faire de votre côté dans le parlement, tout ce qui peut tendre à la réconciliation avec nos colonies, & je m'en rapporte à un excellent patriote comme vous. Mais le parti de l'opposition me semble toujours bien foible !

Matte,

Virtute esto....

Paris, ce 28 Février 1776.

LETTRE de M. Kerguelen à un de ses amis,
sur les Colonies Angloises.

Vous desirez, Monsieur, que je vous dise mon opinion sur les troubles qui regnent entre la Grande-Bretagne & ses colonies de l'Amérique, & que je vous donne quelques éclaircissmens sur cette partie du globe qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe : je vais tâcher de répondre à la confiance que vous me témoignez. Une étude réfléchie du commerce des Anglois, à laquelle je me suis appliqué pour connoître les moyens de faire, en temps de guerre, des courses avantageuses ; un voyage que j'ai fait en Angleterre pour cet effet ; un mémoire que j'ai adressé pendant ma détention à Brest, sur toutes les entreprises qu'on peut former pour ruiner le commerce des Anglois ; enfin, une croisière

que j'ai tenue pendant la guerre sur les côtes de la Nouvelle Angleterre, commandant le vaisseau du roi, *le Sage*, de 64 canons, m'ont mis à portée, sans doute, de prendre des connoissances sur ce qui concerne le commerce & les forces de l'Amérique. Mais je vous demande de l'indulgence pour mon style, dont la sécheresse doit naturellement se ressentir de la situation d'un officier malheureux, dont la vie a été empoisonnée juridiquement, & auquel on n'a laissé que ses foibles talens & son honneur. Il faut considérer la nature & l'étendue des terres de l'Amérique, sa population, son agriculture & son commerce. Il n'est pas possible, sans ces connoissances, de porter aucun jugement sur ces colonies. Je serai le plus laconique qu'il me sera possible.

Les colonies Angloises n'ont pas la sixième partie de l'étendue qu'on a lieu de leur supposer par l'inspection des cartes ; elles sont resserrées entre la mer & les montagnes, & n'ont guère que 150 milles de moyenne profondeur sur environ 800 milles d'étendue, depuis le 31^{me}. jusqu'au 46^{me}. degré, à-peu-près, de latitude ; ce qui fait environ 120,000 milles quarrés. La Grande-Bretagne contient en ses trois royaumes 105,624 milles quarrés, suivant les derniers calculs : ainsi l'on voit que les possessions de l'Amérique n'ont guère plus d'étendue que l'Irlande, l'Ecosse & l'Angleterre ensemble. Vous ferez peut-être étonné de cette réduction des terres du continent ; mais je ne dois compter que celles qui remplissent l'objet des colonies, qui est de nour-

rir les habitans par l'agriculture, & d'employer le surplus des terres en denrées de commerce, pour se procurer des objets d'échange avec la métropole. Or, il n'y a dans l'Amérique que très-peu de terres dans ce cas. Le terrain de ce continent est, en général, mauvais; ce n'est que le long des rivières qu'on voit de bonnes terres, comme dans la Virginie & le Maryland, deux provinces qui sont arrosées d'un grand nombre de rivières. On ne trouve du Nord au Sud de terres bonnes ou qui puissent tourner à l'avantage de la Grande-Bretagne, que depuis le 41^{me}. jusqu'au 35^{me}. degré de latitude; plus au Sud que 35 degrés on rencontre, à mesure qu'on avance, des terres plus mauvaises & qui se terminent en sables brûlans; & plus au Nord que 41 degrés, on ne découvre que des rochers plus ou moins couverts de neiges, à mesure qu'on s'élève en latitude. Suivant les rôles de ceux qui paient les impôts publics, le nombre des blancs étoit en Amérique en 1760, de 2,500,000, & celui des noirs de 430,000. Mais comme il est prouvé que la population double en ces colonies tous les 20 ans, nous pouvons supposer aujourd'hui sur ce continent quatre millions d'habitans, y compris les noirs. Cette population paroît d'abord étonnante; mais on n'en fera pas du tout surpris si l'on examine celle des campagnes en Europe, où le nombre des habitans doubleroit tous les 10 ans sans la navigation, la multiplicité des couvens & des manufactures, les guerres, &c. Le nombre de villes arrête aussi la population. Les

hommes sont comme les plantes : il leur faut de l'espace & une certaine étendue de terrain pour en tirer leur nourriture. Les hommes dans les villes, ainsi que les arbres dans les forêts, se pressent, s'étouffent & s'affament. Dans les colonies, au contraire, les hommes s'étendent librement, & un père n'y est point effrayé du nombre de ses enfans. L'on voit donc que la population de l'Amérique n'est point merveilleuse; je suis même persuadé qu'elle seroit plus forte, sans l'intempérie du climat & sans plusieurs situations marécageuses & mal-saines. Ce qui rend ces colonies encore plus pernicieuses, c'est le passage prompt & rapide des chaleurs excessives de l'été, aux froids après de l'hiver. Ajoutez à cela que leur situation entre la mer & les montagnes les soumet à des pluies abondantes. On juge qu'il faut quatre acres en France ou en Angleterre pour y vivre de la manière dont on y vit généralement; mais l'expérience prouve qu'il ne faut pas moins de 40 acres pour procurer à un habitant des colonies les nécessités & les agrémens de la vie : cependant, par les observations & l'examen du nombre des colons de l'Amérique & de l'étendue des terres, il paroît que chaque habitant n'a guère que 12 acres; d'où je conclus qu'une plus grande population ne peut être que préjudiciable. La partie septentrionale de l'Amérique ne produit aucune denrée de commerce & d'exportation. Les villes y sont si nombreuses & si peuplées, qu'elles absorbent la plus grande partie du revenu des terres. Les habitans ne peuvent que

se procurer les nécessités de la vie ; s'ils s'occupoient de quelques autres objets, ils périroient de froid pendant l'hiver. On estime qu'il y a plus de 10 degrés de différence du froid qu'il fait ordinairement à Boston, à celui qu'on ressent à Londres dans les années communes. Les difficultés de l'agriculture dans les colonies du Nord, ont forcé les habitans de s'adonner à la pêche. C'est à elle que la partie septentrionale de l'Amérique doit sa subsistance, & c'est par elle que les colons font des remises à la métropole ; cet objet monte à 250,000 livres sterling. Les envois de bois en Europe n'ont plus lieu, parce que les frais & le fret absorboient le profit ; c'est ce qui engagea, il y a quatre ans, des Américains à exécuter le projet singulier de former deux masses prodigieuses des bois de construction, d'y établir des mâts comme sur des vaisseaux, & de les conduire en Angleterre à travers l'océan.

Le commerce des pelleteries tombe de jour en jour. Il ne produit aujourd'hui que 35,000 livres sterling ; ce qui se calcule par le nombre des chasseurs Indiens, qui n'est plus que d'environ 5,000, & à chacun desquels on donne sept livres sterling. Les colons du Nord construisent beaucoup de bâtimens, mais on a déjà senti la nécessité de mettre un frein à la consommation de bois. La cession du Canada a porté préjudice au commerce des Bostoniens, en leur donnant des rivaux dans la construction des bâtimens & dans les entreprises des pêches. L'agriculture n'y est pas belle. Comme les hivers sont également durs

& longs, & qu'ils sont suivis de chaleurs excessives, le bled prend peu de racine, croît subitement, s'épuise en paille & ne produit qu'un grain foible & chétif. L'orge & l'avoine y sont sujets aux mêmes incidens ; mais le maïs y croît en perfection, & forme la nourriture des Américains la plus assurée. Les habitans de Boston ou circonvoisins font commerce avec les Antilles, mais c'est bien peu de chose. On est dans l'erreur de croire qu'ils font beaucoup d'argent par ce commerce, dont la balance est contre eux. Ils ont beaucoup de bâtimens, mais les cargaisons sont de peu de valeur. J'en ai pris plusieurs pendant la guerre, & je parle d'après l'expérience. Quelques particuliers gagnent sans doute à ce commerce, mais la perte du public est démontrée. Cela ne peut être autrement, car les Américains n'importent que des denrées de consommation & des alimens de luxe, qu'ils paient plus souvent avec des marchandises d'Angleterre, qu'avec des denrées de l'Amérique, d'où il s'ensuit qu'ils s'endettent avec la métropole. Il est prouvé par les états qu'ont fournis les négocians de la Grande-Bretagne, par ordre du gouvernement, que l'Amérique leur doit 6 millions ; cependant le produit des colonies, sans y comprendre ses consommations, monte à 1,500,000 livres ; avec quoi il faut faire face à une balance de 100,000 livres sterling, payer les intérêts de 6 millions, & maintenir 4 millions d'habitans. Il y a très-peu d'argent dans les colonies de l'Amérique, & il y est si rare, qu'en Virginie, la plus riche

des provinces, les colons ont de la peine à en trouver pour payer le papier courant à son échéance. Le peu d'argent qu'il y a dans ce continent y vient par les colonies du Nord, qui le font passer aux colonies du Sud; afin de se procurer des lettres de change sur Londres, attendu que les premières ont peu de denrées à envoyer à leurs marchands ou correspondans à la métropole. Vous voyez, Monsieur, que la balance du commerce des Américains, soit avec les Antilles, soit avec la Grande-Bretagne, est également contre eux; qu'ils deviennent de jour en jour hors d'état de se servir des manufactures de la mere patrie; que la population ne fait qu'accroître leurs maux, & qu'enfin ils sont dans la nécessité d'établir chez eux des manufactures. Les Anglois se flattent que la cherté de la main-d'œuvre est un obstacle invincible à l'établissement des manufactures en Amérique. Cependant ils doivent savoir que les habitans de Boston & de la Nouvelle-Yorck sont habillés d'étoffes du pays; que la manufacture de Darnmouth fait 50 mille aunes de toile par an; que le village de Lyon fait 30 mille paires de souliers chaque année; que les laines de l'Amérique sont aussi belles que celles de la vieille Angleterre; que le mûrier y croît naturellement & qu'on y trouve un ver à soie, dont le cocon est très-gros & la soie très-forte.

La partie centrale de l'Amérique cultive le tabac. Le Maryland & la Virginie ont été jusqu'ici les provinces les plus fructueuses à l'An-

gleterre par la culture du tabac; mais cette plante dévorante a entièrement épuisé les terres. Les Virginiens & les Marylandois faisoient autrefois trois boucaux de tabac par tête; ils n'en sauroient fournir un aujourd'hui. Les terres à bled y dépérissent également. Les terres de la Virginie & du Maryland sont d'autant plus faciles à s'épuiser, qu'elles sont légères & peu profondes. La partie méridionale du continent, qui comprend les deux Carolines, la Géorgie & la Floride, est un pays plat & bas; les terres y sont également peu profondes, & comme il y pleut beaucoup, les eaux n'ayant point d'écoulement, forment des marais très-mal-sains. Ces marais sont ce qu'on nomme les terres à riz, dont la culture coûte bien des hommes chaque année. Ces provinces faisoient aussi le commerce de coton; mais les colons n'en cultivent plus que pour leur usage: ils le mêlent avec de la laine & en font une bonne étoffe. La Caroline cultive beaucoup d'indigo; mais il est bien inférieur à celui de Saint-Domingue. Cette denrée demande, ainsi que le tabac, des terres riches & fécondes. La Grande-Bretagne a très-à-cœur l'établissement des vignobles dans les colonies du Sud, mais le terrain ne répond pas aux soins des habitans. Les vignes sont presque toujours noyées par les pluies & détruites par les brouillards. D'ailleurs, comme à la saison des pluies succèdent des chaleurs subites & très-vives, le raisin devient un fruit d'été, & le vin qu'il produit ne se conserve pas. Le gouvernement a cependant établi des prix pour encourager

la culture des vignes sur le continent. J'ai passé sous silence différens petits articles de commerce ou d'agriculture, comme le lin, l'opium, la potasse, la cinamome, la pêche de l'esturgeon, les bois de teinture, l'olivier, l'aloës, le cirier & le thé, que l'amour de la patrie fait préférer à celui de la Chine. D'après le tableau que je viens de tracer, vous pouvez conclure que l'Amérique n'est pas un pays aussi riche que les Anglois se le persuadent; que l'Europe n'a point à craindre qu'il s'y forme d'empire formidable; que les Américains sont dans la nécessité d'établir chez eux des manufactures nouvelles, d'encourager les anciennes, d'étendre l'économie & l'industrie, afin de ne plus contracter des dettes avec la métropole, & de tirer de leur propre fonds toutes les marchandises propres à commercer avec les Antilles; qu'ils doivent animer leur commerce & leur agriculture, à proportion que leur population augmente; que les Anglois doivent, de leur côté, vivre avec la plus parfaite harmonie avec les Américains, les protéger, encourager leur commerce & leurs manufactures, partager avec eux le monopole de la pêche, qui est la pépinière de leurs matelots; qu'ils doivent le plutôt possible prendre des arrangemens pour terminer une guerre cruelle, incertaine, funeste dans ses conséquences, qui n'aboutit qu'à s'épuiser de part & d'autre en dépenses fatales, qu'à ruiner & égorger leurs freres, parens ou compatriotes; qu'ils sont dans la position la plus critique, si quelque marine étrangere bien administrée

ministérée les attaquoit, ou si les Américains ouvroient leurs ports à toutes les nations, & qu'enfin la ressource à laquelle ils paroissent forcés, d'appeller des étrangers à leur secours, est bien dangereuse pour une nation inquiète, qui est tourmentée par le génie de la liberté, s'agite en tout sens & n'a d'autre forteresse que ses vaisseaux.

Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

Suite du même sujet.

LA connoissance, Milord, que j'ai acquise de cette cour actuelle & du ministère qui la gouverne, me fait regarder la paix comme certaine, tant que nous y voudrions rester nous-mêmes, ou du moins ne pas nous porter à des actes d'hostilités trop manifestes. Je vous assure qu'on est si prudent qu'on nous passera même bien des incartades, pourvu que nous voulions fermer les yeux sur quelques petits manques de foi. Il faut maintenant justifier ces assertions avancées avec tant de confiance.

Vous vous rappelez la consternation où nous fûmes à Londres lors de la nouvelle de la petite vérole de Louis XV. Elle produisit la plus vive sensation, alarma tout le commerce, au point que les actions tombèrent sur le champ, & répandit l'effroi jusques dans no-

Tome III.

B

tre ministère & à la cour. On desiroit plus sincèrement que les François la conservation des jours de ce monarque, dont on connoissoit les dispositions pacifiques. Elle nous étoit extrêmement nécessaire dans la crise qui commençoit avec nos colonies, d'autant plus qu'il y avoit à parier qu'un jeune prince ardent, belliqueux, avide de gloire, auroit le desir de profiter de nos troubles pour venger sa nation des pertes & des humiliations qu'elle avoit éprouvées durant la dernière guerre.

L'extrait d'une lettre (1) répandue dans les papiers publics après la mort de ce monarque si regretté par nous, redoubla nos alarmes, en ce qu'elle sembloit pronostiquer la vérité de nos conjectures. Heureusement on avoit mal jugé son successeur : ce prince, au-dessus des passions de son âge, ne se laissera point séduire par l'espoir des conquêtes. Il voit déjà les objets avec le calme de la raison ; il a le desir véritable de rendre son peuple heureux, & il n'y auroit à craindre que son extrême défiance de lui-même, qui l'obligeant de s'en rapporter à l'avis d'autrui, pourroit le porter à prendre des conseils opposés à son propre

(1) Datée de Choisi, le 15 mai. Elle portoit : S. M. aime beaucoup à marcher ; elle a fait une promenade à pied hors du château dans la campagne, elle a parlé de choses intéressantes & a déployé des connoissances étendues en fortifications, en géométrie elle s'est entretenue sur-tout de guerre : ce qui fait craindre que des projets belliqueux ne fermentent dans sa tête ; mais ils seront toujours dirigés par la sagesse & l'équité dont elle fait profession.

caractère. Nous devons être encore rassurés de ce côté par le choix qu'il a fait.

Affurément ce n'est point un vieillard plus que septuagénaire qui soufflera le feu de la discorde. Outre qu'à cet âge on ne cherche que la tranquillité & le repos, c'est que M. le comte de Maurepas, de bonne heure initié aux secrets de l'état (1), même dans la fougue de la jeunesse n'a jamais montré ce génie inquiet & remuant de l'ambitieux. Homme aimable, & véritable Epicurien, il a toujours songé à jouir : il pense que le royaume le plus heureux est, comme chez les individus, celui qui se tourmente le moins des affaires des autres, & ne s'occupe que des siennes. D'ailleurs, on prétend qu'il a beaucoup d'égards aux avis de sa femme, & que celle-ci est dirigée par un abbé de Veri, auditeur de Rote. Or, un sage, une femme & un abbé ne sont pas fort dangereux pour nous.

M. de Vergennes (2) est trop bon politique pour ne pas adopter le système du Mentor du roi. Il fait qu'on obtient plus par les négociations que par les armes. Il cherchera à tirer le meilleur parti possible de notre division, en traitant alternativement avec nous & avec nos colonies, ou même à la fois ; mais il n'opinera point pour une rupture qu'il ne soit bien sûr du succès, qu'il ne nous voie hors d'état de résister ou dans l'impossibilité

(1) Il est né en 1701, a été fait secrétaire d'état en 1725, & ministre en 1738.

(2) Le ministre des affaires étrangères.

d'une réconciliation, & avant qu'il ait vu cela, les Américains seront soumis ou séparés de nous à jamais.

L'homme le plus à redouter dans le conseil du roi seroit peut-être M. de Saint-Germain, (1) s'il étoit plus jeune & plus ancré dans la confiance du monarque; mais il s'est attiré de fâcheuses affaires sur les bras par le bouleversement qu'il a imaginé dans le militaire, par la refonte totale de sa constitution; & il s'est mis lui-même dans la nécessité de desirer la continuation de la paix au dehors, afin de pouvoir tenir tête aux ennemis qu'il se fait & appaiser les troubles du dedans, afin d'avoir le temps non-seulement d'exécuter son plan à loisir, mais de le maintenir & le consolider. Comptez qu'on ne lui auroit pas donné carte blanche, que même on ne l'auroit pas laissé entamer ses opérations, si l'on eût eu quelques projets hostiles.

M. de Sartine (2) est dans le même cas. Il roule de grands desseins dans sa tête; & rival de Colbert, il veut refondre la marine, ou plutôt la créer sur un nouveau plan. Comme il est tout neuf dans le ministère (3) dont il est chargé, il est trop adroit pour vouloir se commettre dans des opérations de guerre,

(1) Secrétaire d'état au département de la guerre.

(2) Secrétaire d'état au département de la marine & ministre.

(3) M. de Sartine étoit avant lieutenant-général de police, place qui n'a aucun rapport avec celle qu'il occupe à présent.

où la moindre faute coûteroit fort cher, trahiroit son ineptie, feroit crier contre lui & obligerait de le renvoyer. Celles qu'il pourra commettre dans les essais qu'il se propose, ne paroîtront pas si promptement, ou seront bientôt couvertes, enfin ne seront jamais si capitales & si funestes. Je conviens que s'étant absolument livré aux militaires de cette partie, ceux-ci exciteront son amour-propre, & lui trouvant plus de génie qu'à ses plus illustres prédécesseurs, feront tous leurs efforts pour l'engager à le déployer en grand & à se couvrir de gloire en saisissant une occasion unique de reprendre l'ascendant sur la marine Angloise & de l'écraser. Mais quelqu'enivré qu'il soit de ces éloges, sa timidité naturelle le préservera de ces conseils pernicieux.

Vous ne croyez pas non plus, Milord, que M. Turgot (1) opine dans le conseil pour nous attaquer. Outre que c'est une espèce de Quaker, ennemi de toute effusion de sang, regardant la guerre comme un état contre nature, c'est que, dépositaire & dispensateur du fisc public, de ce nerf de toutes les opérations militaires, il sent mieux que personne la difficulté, & peut-être l'impossibilité, de subvenir à des dépenses extraordinaires, comme celles qu'entraîneroit une rupture avec nous. D'ailleurs, occupé lui-même à réaliser les spéculations de bien public dont il a la tête remplie, à combiner les revirements, les

(1) Contrôleur-général des finances & ministre d'état.

bouleversemens qu'il veut tenter dans les finances, il en seroit absolument détourné, & ne seroit plus occupé, au contraire, qu'à pressurer la nation pour subvenir à des besoins urgens, qui renaîtroient sans cesse & toujours plus pressés & plus forts.

Restent dans le conseil M. Bertin & M. le maréchal prince de Soubise. Quand même ces deux ministres de la vieille cour n'en auroient pas contracté l'indolence & l'apathie, le premier (1), toujours d'un caractère doux & tranquille, chargé de détails qui ne peuvent se soutenir & fleurir que dans la tranquillité d'une paix profonde, la doit desirer & prêcher : le second a trop bien appris à Rosbach qu'il n'étoit pas propre à la guerre, pour souhaiter qu'elle renaîsse.

Reste l'ambassadeur d'Espagne, (2) plein du génie bouillant de son maître, ne respirant que la vengeance & la guerre. Sans doute ses insinuations pourroient faire beaucoup d'effet, suivant l'influence de la cour de Madrid sur celle de Versailles; mais cette influence est heureusement bien diminuée, ou presque nulle, depuis l'expulsion du duc de Choiseul. Je fais qu'on remue ciel & terre pour ramener ce redoutable ennemi de la Grande-Bretagne; mais je fais aussi que c'est le seul point sur lequel le jeune monarque se montre inflexible; qu'il ne peut sans indignation entendre

(1) Secrétaire d'état surnuméraire. Il a les manufactures de porcelaine, les haras, l'agriculture, &c.

(2) Le comte d'Aranda.

prononcer le nom d'un homme contre lequel on lui a donné les insinuations les plus sinistres. (1)

Pouvez-vous résister, Milord, à cette foule de probabilités pour la continuation de la paix, tirées du caractère des personnages intéressés à la chose, ou ayant voix pour en décider? Je vous ajouterai quelque chose de plus; c'est que parmi tous les princes de cette cour je ne vois que le comte d'Artois qui la desire, excité par ce tempérament de feu qui le dévore. Mais cette altesse royale est obligée de concentrer son ardeur; elle n'a aucune prépondérance. *Monsieur*, pour qui le roi a une sorte de vénération, est d'un flegme & d'un bon sens trop opposés à l'impétuosité des guerriers. Le duc d'Orléans est dans la dévotion; le prince de Conti se meurt; le comte de la Marche a passé l'âge de se distinguer dans les champs de Mars; le prince de Condé, ainsi que le duc de Bourbon, son fils, sont sans consistance : il n'y a que le duc de Chartres qui semble vouloir suivre le métier des armes; encore faut-il plutôt attribuer la campagne qu'il a faite & celle qu'il va faire, à son desir de voyager, à son inquiétude naturelle, qui ne lui permet pas de rester en place, à l'espoir de succéder à son beau-père (2), plus

(1) On prétend que le duc de la Vauguyon a dit à son royal élève que M. le duc de Choiseul étoit l'auteur de la mort du feu Dauphin. Je n'approfondis point cette anecdote & laisse à l'histoire à la discuter.

(2) Dans la charge d'amiral qu'a M. le Duc de

qu'à un goût d'héroïsme véritable, à un amour invincible de la gloire.

Enfin, pour faire la guerre il ne suffit pas qu'un souverain en ait le désir, il faut qu'il y joigne les facultés, qu'il s'y prépare d'avance, qu'il ait des munitions, des soldats, de l'argent sur-tout, & la France n'a rien de tout cela à présent. Vous savez le déplorable état de ses finances, qui loin de s'améliorer sous ce regne, ne fait qu'empirer réellement, tandis qu'on se perd en vaines théories, en réformes imaginaires. Ses troupes sont presque en aussi mauvais ordre. On compte tout au plus cent mille hommes effectifs, à cause des désertions innombrables commencées sous M. de Choiseul, & continuées depuis à raison des changemens continuels d'exercice fatigant & dégoûtant le soldat. L'artillerie est dans le plus mauvais état, depuis la division survenue dans ce corps, à raison des deux systèmes qui le partagent, & des réformes qu'a occasionné le nouveau, avidement & aveuglément adopté, suivant le génie françois (1). Les variations du ministre à l'égard des vivres & approvisionnemens concernant les troupes, ont mis cette partie en souffrance, & ont empêché de pren-

Penthievre; mais on veut que le roi ait déclaré à M. le Duc de Chartres qu'au cas où son beau-père quitteroit, ce seroit un enfant de France, c'est-à-dire, un de ses freres, qui lui succéderoit.

(1) J'aurai occasion d'en parler plus au long, à l'occasion du conseil de guerre tenu aux invalides en 1773, & des suites qu'il a eues & qu'il aura vraisemblablement.

dre des précautions que la prévoyance exige & exigeront mieux encore en cas de mouvemens extraordinaires.

La marine, département le plus essentiel, puisque cette guerre seroit sur-tout une guerre maritime, n'est pas dans un meilleur état. En 1771, il y avoit dans les ports 64 vaisseaux de ligne tous bien conditionnés, à ce que m'a assuré un partisan du duc de Choiseul (1); il est vrai. Aujourd'hui ils sont presque tous pourris (2), ont besoin d'être refondus, ou d'un radoub considérable : les magasins sont sans fournitures, les arsenaux sans munition : on ne commence qu'en ce moment à s'en occuper. Il y a ordre à Brest & à l'Orient d'armer des bâtimens (3) pour aller cher-

(1) C'étoit le duc de Praslin qui étoit alors ministre de la marine, mais sous l'influence de son cousin, & l'on fait que M. de Choiseul vouloit déclarer la guerre à l'Angleterre lorsqu'il a été renvoyé. Méditant ce dessein depuis long-temps il avoit toujours veillé à ce que la partie de la marine fût en bon état.

(2) Il y a dans la rade de Brest des vers qui piquent les vaisseaux & les minent sourdement, sans qu'on puisse y remédier autrement qu'en les faisant naviguer.

Au reste, pour vous donner, Milord, un échantillon de la maniere dont se mene cette marine, voici l'extrait d'une lettre de Brest, du 21 janvier... *L'Indien*, commandé par M. de Troujoli, & dont l'armement pour l'Inde s'avançoit, s'est trouvé hors d'état d'aller à la mer à présent, faisant 12 pouces d'eau en 24 heures. Il a fallu le désarmer & le commandant en a rendu compte au ministre, en indiquant un autre vaisseau pour lui succéder.

(3) Entr'autres deux gabarres de Brest, l'une com-

cher dans le Nord des mâts, des chanvres, du goudron : M. de Sartine sollicite fortement des fonds pour ces fournitures extraordinaires. Comme le retour de ces marchandises est de la plus grande importance, on présume que l'escadre d'évolution, que je vous ai annoncée, sera une escadre d'observation, pour veiller sur nos mouvemens & favoriser le retour de ces approvisionnemens.

Au reste, j'ai ramassé les nouvelles courantes de ce département, dont vous êtes curieux. Le duc de Chartres continue d'avoir tous les matins un comité d'officiers de la marine, avec lesquels ils confèrent sur cet art, s'instruit & se met en état de développer dans la pratique les connoissances qu'il acquiert avec eux en théorie. Il a choisi pour capitaine de pavillon un officier sage (1), & qui ne lui fera point faire de sottises, s'il s'en rapporte à lui. On est fâché que S. A. en ait pris un autre (2) pour capitaine en second, qui n'est pas de la même trempe. C'est une espèce de flibustier, pourvu d'un grand fond d'audace & d'impudence, grand voyageur (3), grand menteur conséquemment, étourdi, sans principes, dévoré d'ambition, & ne répugnant à aucun

mandée par M. de Verdun, & l'autre par M. de la Villéon, qu'on dit destinées pour la mer Baltique.

(1) M. la Motte Picquet, capitaine de vaisseau.

(2) M. de Bougainville.

(3) Il prétend avoir découvert les Îles Malouines & celle d'Otaïhiti. Il en fera parlé plus amplement en temps & lieu.

moyen de parvenir. On craint que cet homme insinuant, libertin, propre à seconder & à fomenter les passions du jeune prince, ne gagne sa confiance & ne l'emporte sur le premier.

Le commandant en chef de l'escadre est M. Duchaffault de Befné (1), officier de distinction, très-expérimenté, prudent, réfléchi, bien capable de défendre l'honneur de son pavillon, mais propre en même temps à seconder les intentions de la cour, qui doit lui donner ordre d'éviter toute querelle fâcheuse avec nous, bien-loin d'en chercher. Voici maintenant la liste de cette escadre, & de ceux qui y commandent, bien arrêtée, bien constatée.

PREMIERE DIVISION.

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Can.</i>	<i>Commandans.</i>
Le Zodiaque	74	M. Hector, cap. de Pavillon.
La Renommée	28	M. de Monteil, cap.
La Terpsicore	30	M. de Nieul, <i>Id.</i>
La Sylphide	16	M. de Maurville, lieutenant.
L'Hirondelle	16	M. de Kergarion, lieutenant.

II. DIVISION.

La Provence	64	M. Dahan, chef d'escadre.
La Sultane	26	M. le chev. d'Albert St. Hyppolite, cap.
L'Alcmene	26	M. le baron de Durfort, cap.
La Flèche	18	M. le comte de Forbin, lieutenant.
La Sardine	14	M. Carry Danniens, enseigne.

III. DIVISION.

Le Solitaire	64	M. le duc de Chartres.
La Sensible	28	M. la Porte Vezins, cap.
La Diligente	26	M. le comte d'Amblimont, c.
La Perle	16	M. le chev. de Sillans, lieutenant.
L'Écureuil	14	M. de Sainneville, lieutenant.
Le Moucheron (Cotter)	..	M. de Chavagnac, enseigne.

(1) Chef d'escadre du département de Rochefort.

Jugez , Milord , s'il y a là de quoi nous faire trembler beaucoup , & si le Lord North n'a pas raison de prétendre dans le parlement qu'on n'a rien à redouter de la France !

Paris, le 4 Mars 1776.

LET TRE XXVII.

Réception de M. de Boisgelin, Archevêque d'Aix, à l'Académie Française, du Jeudi 29 Février 1776.

Je n'avois pas encore eu occasion de voir l'académie françoise réunie , Milord. M'étant trouvé libre le jour de la réception de M. l'archevêque d'Aix dans ce corps , je me rendis à cette cérémonie , qu'on m'avoit annoncée comme publique. En approchant , j'observai des suisses , une barriere formidable , une garde militaire , en un mot , tout l'appareil d'un lieu entouré avec soin , dont on craint l'invasion. Je remarquai un nombre considérable de gens de toute espece qu'on repoussoit durement. Cependant à l'approche de mon carrosse , je vis la vénération s'emparer des alguazils : la foule s'ouvrit , il me fut permis d'approcher du guichet. On me demanda si j'avois un billet ? Je répondis que non ; que je croyois cette assemblée faite pour tous les curieux. Un suisse me dit dans son baragouin que je me trompois ; qu'elle étoit destinée aux amis du prélat récipiendaire , du prélat directeur , &

sur-tout de monsieur le secrétaire. J'étois dans l'embarras & j'allois , tout honteux , remonter dans ma voiture , lorsqu'un particulier s'approchant prit part à ma situation , & m'offrit un second billet qu'il avoit. Je me trouvai trop heureux de la rencontre pour ne pas en profiter , & j'entrai avec lui. Je le remerciai beaucoup de son honnêteté , & avec d'autant plus d'effusion que je n'avois pas l'honneur d'en être connu. Cela donna lieu à des propos de sa part , qui me firent comprendre qu'il m'avoit jugé étranger , & avoit eu pitié de mon ignorance des usages & de ma confusion. Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre , & comme la séance ne commença que long-temps après , qu'il étoit très au fait du local , des académiciens & des spectateurs , il s'ensuivit entre nous une conversation que je vais vous réduire à mon ordinaire en dialogue , pour éviter la multiplicité des répétitions *je demandai ; il me répondit* , &c. & la longueur d'une narration ainsi coupée. Ne sachant pas le nom de mon bienfaiteur , je l'appellerai *le caustique* , parce qu'en effet il n'étoit pas louangeur. Vous en jugerez.

L'ESPION.

Puisqu'on ne peut plus entrer à ces assemblées que par billet , on ne devroit pas les appeler publiques.

LE CAUSTIQUE.

Vous avez raison. C'est l'ancienne dénomination , parce qu'alors elle étoit juste. Je me rappelle avoir assisté à la réception de

M. de Voltaire (1), qui en valoit bien un autre. Tout le monde étoit admis à se présenter; & moi, qui vous parle, simple écolier, je ne trouvai qu'une foule nombreuse à pénétrer. C'est que jusques-là les secrétaires avoient été de véritables hommes de lettres, ne s'occupant que de leurs travaux. C'étoit alors M. de Miradaud, le meilleur des humains. Mais depuis, les intriguans se sont emparés de cette place, & suivant le caractère de cette espèce d'hommes, ils ont cherché à se faire valoir, à se donner de l'importance, & ne pouvant en acquérir dans de grandes choses, ils se sont arrêtés aux minuties.

L'ESPION.

N'est-ce pas aujourd'hui M. d'Alembert?

LE CAUSTIQUE.

Oui.

L'ESPION.

Et bien! est-ce qu'un philosophe, comme lui, s'occupe de pareilles misères?

LE CAUSTIQUE.

Cette question seule vous déceleroit pour un étranger. On voit bien que vous n'avez connu que de loin ce personnage, illustre, plus qu'il ne le mérite.

L'ESPION.

Pardonnez-moi: je l'ai rencontré souvent chez madame Geoffrin. Mais, en général, j'ai peu de relation avec lui.

(1) En 1746.

LE CAUSTIQUE.

Je m'en apperçois bien. Si vous l'aviez étudié, vous auriez découvert en lui un excellent géomètre, un littérateur médiocre, un sage dévoré de passions, & sur-tout le grand homme le plus petit qu'il soit possible de voir. Vous en allez juger.

Il y a 20 ans, environ, qu'un jésuite, régent de rhétorique à Lyon, crut devoir venger les collèges attaqués dans l'encyclopédie. A la rentrée des classes, il composa *ad hoc* une harangue, où il fit une sortie contre M. d'Alembert, un des éditeurs de ce dictionnaire, & qu'il présumoit l'auteur ou le rédacteur de l'article. En parlant de lui il le désignoit par cette expression: *homo cui nec pater nec res*. Mais il avoit tellement disposé sa phrase qu'elle pouvoit présenter un autre sens, & c'est ainsi qu'il l'avoit écrite dans son manuscrit, prévoyant le scandale qui arriveroit. En effet, les amis du philosophe, instruits du mystère de sa naissance vicieuse, en ce qu'il passoit pour bâtard de Mad. la marquise de Tencin, ne manquèrent pas de relever cette incartade, & d'en instruire l'insulté qui, oubliant en ce moment le stoïcisme dont il faisoit profession, écrivit une lettre fougueuse à la société royale de Lyon, dont le jésuite étoit membre, pour qu'elle lui fit justice. Le régent, plus fin que lui, avoit déjà déposé son cahier chez le prévôt des marchands; en sorte qu'il s'étoit mis à l'abri de toute inculpation, & que M. d'Alembert ne pût qu'exhaler de nouveau son ressentiment dans une seconde let-

tre. Tous les gens sages blâmerent son caractère trop irascible ! on trouva qu'il auroit été plus prudent à lui de passer l'injure sous silence, que de lui donner de la confiance & de constater ainsi un fait que beaucoup de gens ignoient, dont les autres n'étoient pas même bien sûrs, & qui n'est plus devenu douteux par son ressentiment peu philosophique, puisqu'après tout notre naissance ne dépend pas de nous, & qu'il sembloit ainsi s'affervir aux préjugés vulgaires.

L'ESPION.

Voilà une anecdote vraiment curieuse ! Elle est sans doute, le principe de la haine contre les jésuites qu'on remarque dans ses ouvrages. Mais est-elle bien certaine ?

LE CAUSTIQUE.

Toute la correspondance à ce sujet est imprimée ; mais fort rare (1).

L'ESPION.

Mais, monsieur, quel déluge d'abbés nous arrive ?

LE CAUSTIQUE.

Cela doit être. C'est une engeance qui pulule par-tout, & plus que jamais c'est ici sa place aujourd'hui : le récipiendaire est un archevêque, le directeur est un évêque & l'académicien à remplacer étoit un abbé.

(1) Quelqu'un m'ayant prêté cette correspondance, trop longue à insérer ici en note, je vous l'adresse, milord, à la suite de cette lettre.

L'ESPION.

Vous êtes à-peu-près au fait, à ce qu'il me paroît, de tous les personnages qui viennent à ces séances assez habituellement. Quel est, je vous prie, cet abbé, dont la face, quoique ignoble, est caractérisée par une grande impudence ? Il a de larges épaules ; il semble regarder avec indignation ces fauteuils vuides.

LE CAUSTIQUE.

Je le crois bien. C'est l'abbé *Le Blanc*. Il a pendant quelque temps fait le métier de littérateur : il briguoit une place ici : n'ayant pu y réussir, il a pris le métier plus utile de proxenette, de brocanteur, de marchand de tableaux.

L'ESPION.

Eh ! quels sont ses ouvrages ?

LE CAUSTIQUE.

Ils sont tous détaillés dans une épigramme qu'on fit dans un temps où s'étant initié chez madame de Pompadour, on vit le moment qu'il seroit de l'académie. Elle est peu connue, quoiqu'assez salée. Je crois pouvoir me la rappeler :

J'ai lu les vers de ce plat bel esprit ;
Sifflés jadis sous le nom d'*élégies*.
Abenaid (1), du même ton écrit,
Me fit vomir, entr'autres maladies.
Ajoutez-y certaines *rapodies* (2),

(1) Tragédie jouée en 1785.

(2) *Lettres sur les Anglois*, presque toutes adressées à des académiciens, dont il briguoit les suffrages.

Où mon faquin les Anglois barbouilla ?
 D'un fade encens les Quarante soula,
 Si, que plus d'un en a gardé la chambre...
 Mais son mérite enfin?... Nous y voilà :
 Il f... six coups.... Oh ! c'est un très-bon membre !

L'ESPION.

Cela prouve que je n'enviois pas sans raison ce rable épais & quarré. Je n'envifageois qu'un avantage connu de cette conformation. Je ne favois pas qu'elle en eût d'autres, & sur-tout celui d'ouvrir les portes de l'académie. C'est une plaisanterie, au reste.

LE CAUSTIQUE.

Point du tout. Il y en a plus d'un parvenu de cette maniere, & pour que vous n'en doutiez pas, voici une autre épigramme, faite contre deux étalons du même genre, académiciens aujourd'hui, que je vais vous montrer quand ils arriveront. C'est à l'élection du dernier qu'elle fut composée, elle est restée dans les porte-feuilles, comme la précédente, mais je l'ai dans ma tête aussi.

A Messieurs de l'Académie Française.

Messieurs, déjà *Livie* (1) en votre temple
 Vous a fait recevoir un (2) guerrier sans talents ;
 Aujourd'hui même encor, *Julie* (3) à son exemple,
 Pousse un petit collet (4) qu'elle a mis sur les dents :

(1) La marquise de Pompadour.

(2) Le comte de Bissy, reçu en 1750.

(3) La duchesse de Chaulnes, aujourd'hui madame Giac.

(4) L'abbé de Boismont, reçu en 1755.

Prenez garde qu'enfin quelqu'autre *Messaline*,
 Consultant ses seuls intérêts,
 Pour confrere ne vous destine
 Un âne de Mirebalais (1).

L'ESPION.

Voilà un petit abbé fluët qu'on n'accusera pas du même défaut. Il a un air chafouin qui le fait remarquer.

LE CAUSTIQUE.

Celui-là n'élève pas en effet ses prétentions si haut. Il n'est ni homme à bonnes fortunes, ni curieux de renommée. Il vise au solide, à amasser de l'argent. Il est sorti des Jésuites nud comme un ver, & à dix ou douze mille livres de rentes aujourd'hui. Il se nomme l'abbé de la Porte.

L'ESPION.

Il a obtenu quelque bon bénéfice ?

LE CAUSTIQUE.

Point. Il a dressé une manufacture de livres, il occupe cinq ou six imprimeries à la fois. Il fait des journaux, des dictionnaires, des voyages, des almanachs ; il abrége les longs ouvrages & grossit les petits : il a un talent merveilleux pour faire son thème de cinq ou six façons. Du reste, il vit avec une économie fordide, amasse sols sur sols, prête à usure : en un mot, c'est un frippier de littérature dans toute la valeur du terme.

(1) Province très-renommée pour cette espece d'animaux.

L'ESPION.

Il parle à un de ses confreres à rouge trogne, qui, je crois, figureroit mieux à table qu'ici.

LE CAUSTIQUE.

Vous avez raison : c'est un faiseur de chansons. Il se nomme *de Lattaignant*. Il y a quelques jolies pieces dans son recueil, trop gros des trois quarts. On ne peut se faire à trouver un couplet, auquel il faut un commentaire d'une page.

L'ESPION.

Parbleu, Monsieur, voilà une perruque qui se démène furieusement : c'est un *Ardelion*, (1) quelque commis, quelque greffier de la compagnie.

LE CAUSTIQUE.

C'est un conseiller au parlement de Metz ; c'est M. *Rigoley de Juvigny*, dont le caractère est celui de l'espèce des gens dans la classe desquels vous l'avez rangé, voulant se mêler de tout, sans être de rien ; ayant l'air de faire beaucoup, sans rien faire. M. de la Harpe ne l'a pas mal peint (2) :

Et l'homme à qui *Piron* par son dernier écrit
Léguait son porte-feuille & non pas son esprit,
Rigoley, l'éditeur, comment, quel est cet homme ?
Dites-nous quel il est ? Ecoutez, il se nomme.....
Autrement *Juvigny*.... Le connoissez-vous mieux ?
Pas davantage. Eh quoi ? ce critique fameux

(1) *Ardelionum gens*, dit Phèdre.

(2) Dans son *Épître à deux de ses Amis*.

Qui mit cette préface & savante & romaine
Aux tables de *Verdier* & de la *Croix du Maine* ;
Qui va flatter *Buffon*, sans en être aperçu,
Qui médit de *Voltaire* & n'en est pas connu,
Qu'on rencontre par-tout & qu'on ne cherche guère ;
Qui vous parlant toujours, devoit toujours se taire,
Grand ami de *Fréron*, grand docteur, bon chrétien,
Qui ne feroit pas mal s'il vouloit n'être rien :
Le voilà trait pour trait ; ami, je vous le jure,
L'original, ma foi, ne vaut pas la peinture.

L'ESPION.

Ce monsieur de la Harpe est, sans doute, en ce lieu.

LE CAUSTIQUE.

Il n'a garde d'y manquer. Je le vois là bas, auprès du fauteuil où se placera le secrétaire de l'académie. Voyez-vous ce petit homme, dont la figure a de la finesse, mais où la fatuité est empreinte ?

L'ESPION.

Et M. *Dorat* ?

LE CAUSTIQUE.

Il ne se montre guère ici depuis qu'il s'est brouillé avec le parti encyclopédique & qu'il a perdu l'espoir d'être de ce corps. Attendez, je crois l'entrevoir dans une tribune. Il s'est cantonné là derrière madame de *Beauharnois*. Voyez-vous ce petit maître élégant en tout, à la figure près, très-commune ?

L'ESPION.

Vous avez raison. Son air de prétention aux grâces extérieures ne va point avec sa physionomie. Mais j'ai lu quantité de choses de lui : il a du mérite, & vaudroit, ce me

semble, beaucoup de ceux qui font les difficiles à son égard. Ah ça ! madame de Beauharnois se mêle donc de littérature. Mais elle est jeune & jolie ! Je croyois que vos femmes ne donnoient dans le bel-esprit, que ne pouvant faire mieux.

LE CAUSTIQUE.

Premièrement, les graces de cette beauté commencent à être un peu fanées. D'ailleurs, la mode est changée, & l'ambition du sexe aujourd'hui s'est étendue. Il veut dominer à la fois sur les cœurs & sur les esprits. C'est madame de Pompadour qui a commencé.

L'ESPION.

Ainsi toutes les femmes que j'ai sous mes regards sont à-peu-près du même genre ?

LE CAUSTIQUE.

J'en vois beaucoup. Voilà Madame Saurin qui, parce qu'elle couche avec un académicien, se croit de moitié dans le génie de son mari.

L'ESPION.

N'est-ce pas elle à qui est adressée une certaine épître à la tête d'une comédie de cet auteur, qui commence par ces vers ridicules :

Ma femme, qui n'es point ma femme,
Ou plutôt ma femme qui l'es.....

LE CAUSTIQUE.

Elle-même. Elle est avec Madame Suard, qui a plus de prétentions encore ; parce qu'elle couche avec deux.

L'ESPION.

Monsieur Suard, &c....

LE CAUSTIQUE.

Oh ! si vous mettez l'époux, cela fera trois ; car on dit Messieurs *Marmontel & la Harpe*.

L'ESPION.

Allons, voilà de la méchanceté.

LE CAUSTIQUE.

En tout cas elle n'est pas de moi, car je ne fais ces anecdotes que par le public.

L'ESPION.

Et Madame Necker, n'est-elle pas ici ?

LE CAUSTIQUE.

Elle y est très-sûrement. Je l'apperçois dans la tribune du secrétaire. Le goût de celle-ci pour les lettres, outre qu'il est fondé, n'est rien moins qu'un air, mais une honnêteté, une reconnoissance de sa part, puisqu'elle leur doit sa fortune. Elle apprenoit la langue françoise aux jeunes Demoiselles de Geneve ; Madame *Tourton* (1) la trouva à son gré, l'amena avec elle à Paris, comme Demoiselle de compagnie. Monsieur *Necker* la vit, en fut enchanté ; son esprit ne fit qu'augmenter la séduction & il l'épousa.

L'ESPION.

Qu'entends-je ? quelle rumeur ? On diroit que vingt femmes entrent à la fois, & je n'en apperçois qu'une. Tudieu, quelle figure ! est-ce un homme déguisé ?

(1) Femme d'un banquier.

LE CAUSTIQUE.

Respectez la gouvernante de ces lieux ; Madame Marchais. Au reste , vous n'avez pas tort de la prendre pour le mari , car celui-ci est une espèce d'autumate absolument sous l'empire de sa femme. Elle tient un bureau d'esprit très-considérable : elle n'en manque pas elle-même , & à travers sa laideur vous voyez qu'il pétille dans ses yeux. Mais elle est de celles dont Greffet a dit :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Elle est d'une pêtulance dont rien n'approche. Observez-la pendant toute la séance , & vous verrez qu'elle n'est jamais une minute sans être en mouvement. Elle joint à cela une sensibilité prodigieuse , qui se manifeste de la façon la plus marquée. Je me rappellerai toujours l'avoir vue se pâmer d'aise ici à une certaine lecture qu'y fit M. Thomas de quelques paragraphes de son Eloge des femmes , avant qu'il fût imprimé.

L'ESPION.

Quel est le militaire qui lui donne la main ? Il semble d'un beau phlegme.

LE CAUSTIQUE.

Les contraires dans la nature sont ce qui s'amalgame le mieux quelquefois. Ce cavalier est M. le comte d'Angiviller , le directeur & ordonnateur général des bâtimens du roi , jardins , arts , académies & manufactures royales. Il préside avec cette dame aux comités de littérature

térature ou de hautes sciences qui se tiennent chez elle.

L'ESPION.

C'est donc en cette qualité qu'elle a une place gardée & distinguée ?

LE CAUSTIQUE.

Comme gouvernante du Louvre ; ce lieu étant dans l'enceinte du château , il est naturel qu'elle ait quelque privilège lors des séances publiques. Elle se réserve ce qu'on appelle le banc du gouvernement , c'est-à-dire , un rang de sièges pour elle & ses amis.

L'ESPION.

Levons-nous. J'entends dire que les académiciens vont entrer , & voilà un suiffe qui paroît avec sa hallebarde. Ils vont , sans doute , sortir en corps de cette pièce voisine. Nommez-les-moi , je vous prie.

LE CAUSTIQUE.

Très-volontiers. Le premier est M. de Fontemagne , digne membre de l'académie des belles lettres , peu fait pour briller à celle-ci.

M. le duc de Nivernois le suit , auteur de fables ingénieuses qu'il a composées lui-même.

Cette calotte rouge est le cardinal de Luynes , grand bavard , s'exprimant bien , & sur-tout ayant le mérite excellent pour un courtisan de parler beaucoup sans rien dire.

L'ESPION.

Du reste qu'a-t-il fait ?

Tome III.

LE CAUSTIQUE.

Rien. Je vois après le marquis de Paulmy.
Il est renommé pour sa bibliothèque.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Voilà le comte de Bissy si connu par
l'épigramme que je vous ai citée.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. En revanche voici un homme de génie,
que vous connoissez, ainsi que tous les étran-
gers instruits.

L'ESPION.

Où, j'apperois le comte de Buffon & M. d'A-
lembert. Encore un évêque ?

LE CAUSTIQUE.

Dites un archevêque. C'est celui de Lyon,
le coryphée des Janfénistes.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait comme académicien ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Mais on annonce de lui un mande-
ment formidable contre les incrédules.

L'ESPION.

Ah ! voilà M. Séguier : on disoit qu'il ne se
montreroit plus ici.

LE CAUSTIQUE.

C'est un hommage qu'il rend à l'église, dont
il s'est rapproché.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait en littérature ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Cet abbé si pimpant est l'abbé de Boif-
mont, autre héros de l'épigramme citée.

L'ESPION.

J'apperois un vieillard bien courbé, sans
doute sous les lauriers académiques.

LE CAUSTIQUE.

Non : mais c'est un savant utile & agréable,
c'est M. la Curie de Sainte Palaye : il vaut infi-
niment mieux que celui qui s'affied à côté de
lui, sans avoir autant de prétention. Il est des
académies de Berlin, della Crusca, de Cor-
tone, de l'Institut de Bologne, honoraire asso-
cié libre de l'académie royale de peinture &
honoraire de celle d'architecture. Il se nomme
Watelet.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Mais il est receveur général des finan-
ces : il donne d'excellens dîners. Il a composé
pourtant un poème sur la peinture, qui, si on
lui eût rendu justice, l'auroit fait chasser de
tous ces corps, tant il est détestable.

L'ESPION.

Et ce vieux prélat, à la figure larmoyante, qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien : c'étoit le précepteur des enfans de France (1); & cet abbé au grand nez en étoit le sous-précepteur (2), qui n'a pas fait davantage.

L'ESPION.

J'entrevois M. le prince *Rohan de Guemené*, le coadjuteur de Strasbourg, qui sûrement n'a pas mieux opéré. J'aperçois M. *Marmontel* qui a trop fait; M. *Thomas*, non moins fécond. Quel est ce chevalier de St. Louis ?

LE CAUSTIQUE.

M. de *Saint Lambert*, estimé par des poésies légères, & devenu médiocre, froid, ennuyeux dans son poème des *Saisons*.

L'ESPION.

Encore un abbé ?

LE CAUSTIQUE.

Vous en verriez bien d'autres si la compagnie étoit complète. Celui-ci s'appelle *Arnaud*. C'est un grand charlatan.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Je vous le dis : il a jetté de la poudre aux

(1) M. de *Coetlosquet*, ancien évêque de Limoges.

(2) L'abbé de *Radonvilliers*, ex-Jésuite.

L'ESPION.

yeux, & , quand on a lu ses œuvres, tout le monde se demande comme vous : *Qu'a-t-il fait ?*

Vous avez raison. Si ce n'est pas un abbé, c'est un prélat qui termine la marche. Ah ! je l'ai vu à la cour. N'est-ce pas l'évêque de Sens ? Je ne le croyois pas homme de lettres.

LE CAUSTIQUE.

Il ne l'est pas non plus. Il n'a jamais rien produit, mais vous allez avoir un échantillon de sa façon, car il est directeur. Asseyons-nous, écoutons. C'est le récipiendaire qui va débiter. Il est dans le costume, ganté de gants blancs, & la tête couverte d'un castor neuf. M. de *Roquelaure* vient de lui donner le signal : il parle. (1)

L'ESPION.

Voilà un des plus mauvais discours que j'aie entendus, c'est beaucoup dire. Est-il possible qu'un homme qui se pique de parler en public ose avancer tant de platitudes avec un air de prétention, dire des choses communes avec tant d'emphase, & devenir intelligible à force de vouloir raffiner des pensées triviales ? Il faut que vous sachiez, Monsieur, que tout candidat a une tâche prescrite pour ces sortes de harangues : l'éloge du cardinal de Richelieu, fondateur ; celui du chancelier de

(1) Ici l'archevêque d'Aix commence, & prononce son discours, que je vous envoie, Milord, imprimé. Après la lecture le dialogue reprend.

Séguier, son successeur à la tête de cette compagnie; celui de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, aujourd'hui, & successivement de tous les rois, à mesure qu'ils viendront: enfin celui de l'académicien auquel il succede. Vous sentez depuis 140 ans combien cette matiere doit être usée. Aussi M. de Voltaire s'est-il affranchi le premier de ces entraves. On a suivi depuis son exemple, on ne dit qu'un mot là-dessus, & l'on traite quelque point de littérature, où l'on s'étend sur le prédécesseur. M. Cuccé avoit sûrement beau jeu: l'abbé de Voisenon, & comme homme de lettres & comme homme de société, lui fournissoit une foule de discussions, de faits & d'anecdotes. Vous avez vu comment il a étranglé son sujet, & à peine dit deux mots d'un écrivain qui valoit cent fois mieux qu'il ne vaudra.

LE CAUSTIQUE.

Votre colere me met bien à mon aise, car je vous avouerai que j'ai trouvé ce discours détestable.

L'ESPION.

Voyons si celui du directeur nous dédomagera. (1)

LE CAUSTIQUE.

Cette réponse n'est point mal. Le directeur est moins asservi. L'usage est qu'il fasse l'éloge

(1) M. de Senlis prend la parole ici. Son discours, Milord, est joint au premier. — L'interlocuteur reprend.

du défunt & du successeur; ce sont les deux points seuls qu'il soit forcé de traiter & qui soient inhérens à son rôle. Il a grossi prodigieusement le mérite du récipiendaire, mais il falloit bien justifier le choix de l'académie. Il a rendu plus de justice à l'abbé de Voisenon, & a mieux saisi son caractère & son esprit.

L'ESPION.

Que dites-vous de la peinture du sacre, de cette phrase..... " à l'aspect de l'autel, à l'aspect du trône, je ne fais quoi d'auguste & de sacré saisit toutes les ames; une voix intérieure nous crie: voilà notre Dieu! voilà notre roi!

LE CAUSTIQUE.

La figure est absurde. Il falloit mettre: voilà notre roi! voilà notre Dieu! pour observer la gradation. Mais un courtisan, quoique prêtre, ne voit rien de plus grand que son prince, n'a d'autre divinité que lui. La phrase est dans le costume de son éloquence.

L'ESPION.

Voilà M. Marmontel qui tire un cahier de sa poche. M. de la Harpe fait ce que c'est, sans doute, car il bat déjà des mains.

LE CAUSTIQUE.

Ce doit être un discours en vers sur l'éloquence. (1)

(1) Ici l'académicien entre en lecture & est obligé de s'arrêter, ayant forcé sa voix: on lui passe un verre d'eau.

Il est déjà en fureur.

Il l'a pris sur un ton trop haut. C'est que la multitude a besoin d'être fortement ébranlée par un puissant organe, & c'est une sorte d'éloquence dont il vous donnoit le modèle. Il faut qu'il fasse une pause.

Mais on rit d'un verre d'eau qu'on lui passe:

C'est une plaisanterie qui est échappée à quelqu'un. On a dit que c'étoit un verre d'eau d'hypocrène.

Voyons, ou plutôt écoutons si la liqueur aura produit effet. (1)

Il y a de bonnes choses. C'est dans le genre de la poésie moderne: plus de philosophie que d'images, d'idées que de sentimens.

Y a-t-il encore quelque chose à lire?

Il nous revient du d'*Alembert*.

J'en doute, car il paroît résister à ceux qui l'invitent de déployer son rouleau.

(1) Ici M. Marmontel reprend & finit.

Coquetterie d'auteur: tenez, le voilà qui cède.

De quoi va-t-il nous régaler?

De l'éloge de quelque académicien défunt. Il s'est chargé de la tâche de mettre à jour cette entreprise des secrétaires, ses prédécesseurs. (1)

J'aime beaucoup mieux cet éloge que tout le reste. Il contient au moins des faits, des anecdotes; il apprend quelque chose.

Ce philosophe rusé a un autre art: c'est de choisir toujours un sujet où il puisse faire venir quelques détails analogues aux circonstances & fournir des allusions à la malignité des spectateurs. Aujourd'hui, où il savoit que la salle regorgeroit de prêtres & d'évêques, il a préféré de lire l'éloge de l'abbé *Dangeau*. Vous avez entendu comment il a appuyé sur la conscience scrupuleuse de cet ecclésiastique; qui ne lui permettoit pas de posséder plusieurs bénéfices. Il étoit impossible que le public ne fâit pas cette méchanceté devant tous ces prélats, accumulant sans pudeur sur leur tête les biens, les dignités de l'église, & ne se trouvant jamais rassasiés de grandeurs & d'opu-

(1) M. d'*Alembert* lit.

lence. Aussi comme on a ri de leur embarras, comme on a applaudi aux sarcasmes du panegyriste!

L'ESPION.

Je vous comprends : c'est une adresse qui tourne toujours au profit de l'amour-propre du lecteur..... Mais tout le monde entre en foule dans le sanctuaire que je croyois consacré aux seuls académiciens.

LE CAUSTIQUE.

Nous pourrons y aller. Les profanes y sont admis à présent.

L'ESPION.

Ah ! vous ne me l'aviez pas dit..... c'est un panthéon. Voilà tous les dieux de la littérature en portraits.

LE CAUSTIQUE.

Oui, ce sont ceux de tous les académiciens. Aussi est-ce dans ce cabinet où ils se plaisent particulièrement ; & où ils s'assemblent trois fois la semaine régulièrement. (1)

L'ESPION.

Qu'y font-ils ?

LE CAUSTIQUE.

Ils y lisent les gazettes, ils y causent & sur-tout ils y font la répartition des jettons.

L'ESPION.

Qu'entendez-vous par-là ? Est-ce que c'est

(1) Les lundi, jeudi & samedi.

comme aux assemblées de finances, où il y a un salaire au bout ?

LE CAUSTIQUE.

Oui : ce salaire est un jetton pour chaque académicien, de la valeur d'environ 40 sols, & ceux des absens se distribuent entre les présens. L'abbé d'Olivet, qui n'a jamais de son vivant manqué à aucune séance, m'a dit qu'il lui étoit arrivé quelquefois de recueillir à lui seul toute la bourse.

L'ESPION.

Mais les grands seigneurs ne prennent pas leur contingent.

LE CAUSTIQUE.

L'amour-propre à cet égard est plus fort que l'intérêt, & l'on trouveroit très-mauvais qu'un académicien, tel qu'il fût, refusât ses honoraires. M. le Comte de Clermont, quoique prince du sang, accepta son jetton la seule fois qu'il assista dans cette académie pour sa réception.

L'ESPION.

Mais ces jettons doivent faire un revenant bon considérable aux membres qui suivent régulièrement les séances.

LE CAUSTIQUE.

Sûrement. Les grands seigneurs ne pouvant honnêtement abandonner ce profit lorsqu'ils sont présens, affectent exprès de s'absenter pour grossir la part des jettonnaires ou jettonniers.

L'ESPION.

Qu'est-ce que c'est que ce mot nouveau ?

LE CAUSTIQUE.

Il est très-ancien , car c'est l'abbé *Desfontaines* , journaliste , mort il y a peut-être 30 ans , qui l'a imaginé. Il n'étoit point ami des académiciens & avoit trouvé ce terme méprisant. Au reste , tout cela est bien couvert par la belle devise qui est dessus à l'immortalité.

L'ESPION.

C'est une adresse à laquelle tous n'arrivent pas , car je lis bien des noms au bas de ces portraits dont je n'ai jamais entendu parler , même en France.

LE CAUSTIQUE.

Chut ! cela arrivera à bien d'autres dont on parle aujourd'hui & qui nous entourent. Mais la foule s'écoule : mille pardon de mon bavardage ; je vous quitte , ayant un rendez-vous à six heures. "

Telle fut , Milord , notre conversation que je rédigeai sur le champ en rentrant chez moi. Je l'ai gardée quelques jours sans vous l'envoyer , afin de vérifier les faits , les anecdotes & les jugemens. Mes informations s'étant parfaitement trouvées d'accord avec les instructions du Caustique , je vous les adresse.

Paris , ce 11 Mars 1776.

P. S. Demain un fameux lit de Justice.

Détails plus particuliers , sur l'anecdote de Lyon , extraits d'une relation venue de cette ville.

Ce fut le 31 Novembre 1754 , que les jésuites firent l'ouverture de leurs classes. Le pere Tolomas , régent de rhétorique , prononça une harangue latine , selon l'usage , en présence du corps consulaire. Il eut soin de distribuer la veille un programme imprimé , conçu dans ces termes : *adversus encyclopedistas pro scholis publicis dicet alleo rhetorum in aula , &c.* Cette menace , ou plutôt cet acte d'hostilité contre les encyclopédistes , attira l'attention de nombre de personnes , surprises néanmoins de la distribution d'un prospectus affiché contre les auteurs & non contre l'ouvrage. Le pere Tolomas soutint d'abord que les encyclopédistes étoient des hommes pervers , qui avoient porté atteinte à l'autorité royale , s'appé la religion jusques dans ses fondemens , des gens qui faisoient profession d'être les corrupteurs publics des mœurs. Il y eut un million de lazis sur la qualité de philosophes , qu'il leur refusoit , qu'il leur accordoit & dont enfin il les mit ironiquement en possession. « L'encyclopédie , dit-il , dans un endroit , ce livre monstrueux & énorme , qui oneravit mundum , (*lapsus lingue*) , ornavit , a été tiré du néant dans lequel d'habiles journalistes , faits pour présider dans la république des lettres , l'a ,